

VillaGillet

Recherches contemporaines

Lyon / Rhône-Alpes

20 nov > 2 déc 2012

Mode d'×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

×

Comment prendre le
temps du soin ?

Samedi 1^{er} décembre | 21h-23h | Hôtel de Région (Lyon)

Jean-Philippe Pierron / France
Elisabeth Roudinesco / France
Frédéric Worms / France

Rencontre animée par :
Robert Maggiori
Journaliste, *Libération* / Philosophe

Grand témoin

Pierre Fourneret | Pédiopsychiatre, hospices civils de Lyon

GRANDLYON
communauté urbaine

Su
les-subs.com

Hôtel de Région - 1 esplanade François Mitterand - 69002 Lyon
Réservations auprès de la Villa Gillet - 04 78 27 02 48 - www.festival-modedemploi.net

Avec :



Jean-Philippe Pierron, philosophe, enseigne la philosophie morale et l'éthique appliquée à l'Université Jean Moulin - Lyon III. Ses travaux investissent les champs de l'éthique médicale, l'éthique de l'environnement et l'éthique de la famille. Dans *Vulnérabilité. Pour une philosophie du soin*, il étudie le besoin de reconnaissance du malade par la médecine.

→ *Vulnérabilité. Pour une philosophie du soin* (PUF, 2010)



Elisabeth Roudinesco, historienne, enseigne l'histoire de la psychanalyse à l'Université Paris 7 et à l'ENS. Auteur de nombreux ouvrages et articles de critique littéraire et d'histoire de la pensée, elle a notamment publié une histoire de la psychanalyse en France et une biographie de Jacques Lacan (La Pochothèque, 2009).

→ *Jacques Lacan, passé, présent. Dialogue* (avec A. Badiou, Seuil, 2012)



Frédéric Worms, philosophe, enseigne à l'Université Lille III et dirige le Centre national d'études de la philosophie contemporaine française à l'ENS. Il travaille notamment sur l'idée de moment et sur les relations vitales et morales contemporaines. Dans *Le Moment du soin* (PUF, 2010) et dans *Soin et politique* (PUF, 2012), il propose un renouveau des pensées et des pratiques de soin.

→ *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources* (Flammarion, 2012)

Animé par :



Robert Maggiori est philosophe, éditeur, traducteur et journaliste. Il enseigne la philosophie depuis 1985 au lycée François-Couperin de Fontainebleau.

Journaliste à *Libération*, il a publié des centaines d'articles de critique littéraire et philosophique. Il a collaboré à de nombreuses revues (*La Pensée*, *Alfabeta*, *Le Magazine littéraire*, *Critique*, *Les Temps modernes...*), a traduit des ouvrages italiens de sciences humaines et a été membre du comité de rédaction de *Critique*, et co-directeur de la collection « Itinéraires » chez Flammarion, puis de la collection « Philosophie » chez Bordas. Il a été membre de l'Institut de la pensée contemporaine (Université Paris VII).

→ *Le Métier de critique - Journalisme et philosophie* (Seuil, 2011)

Grand témoin :

Pierre Fourneret est pédopsychiatre au service de psychopathologie infanto-juvenile des Hospices civils de Lyon.

Jean-Philippe Pierron

Si le soin n'est pas qu'un fait empirique intemporel mais un événement, c'est parce qu'il engage une existence. Fait localisable, il est aussi un événement qui mobilise une histoire et la bouleverse. Pourquoi cela ? Parce qu'il nous renvoie à notre dimension humaine qui est d'être en situation ; d'être par une situation incarnée. Il suit de là que si la maladie,

auquel le soin médical tente d'apporter une réponse, est un fait biologique, elle retentit comme un événement biographique. Bio-graphie ? Littéralement une écriture de soi dans le temps qui prend chair et prend la chair jusqu'à devenir une modalité du temps traversé, voire même une chronique (maladie chronique si on pense à l'installation de l'enduré dans la durée, comme par exemple diabète, VIH). Cette expérience de soi est une traversée du temps de la maladie sous la modalité de l'épreuve, du pâtre. Métaphoriquement, bio-graphie au sens d'une écriture de soi – l'autre signification de la Chronique – comme sujet malade, que la multiplicité des récits et des témoignages de malades qui en font un nouveau genre littéraire tentent de restituer dans le plein du langage aujourd'hui comme pour dire, que non seulement la maladie touche des individus mais engage une individuation. Et l'on pourrait questionner ici l'écart existant entre la bio-graphie du corps vécu comme malade et la biographie du récit littéraire, écart qui demande comment la linéarité inhérente au récit se trouve malmenée par la circularité de la plainte, ou la brisure/blessure engagée dans la violence du pâtre ou du souffrir. Cette idée devrait d'ailleurs tempérer une analyse concentrée sur le temps du soin par une attention toute aussi grande accordée à l'espace du soin : du corps au lieu du soin (avec ses architectures hospitalières, ses milieux).

Toujours est-il que si elle engage une histoire, la maladie est une épreuve. Epreuve au sens d'une expérience de la passivité. Survient en moi « quelque chose qui n'est pas de moi ou par moi » sur le mode de l'involontaire. La maladie est d'abord un éprouvé avant d'être un prouvé. C'est la différence entre le temps de la maladie et le temps médical. Le premier est épreuve de soi (se sentir malade) ; le second est une preuve de ce sentiment ou de cet éprouvé (se savoir malade, jusqu'au troublant du être biologiquement malade mais médicalement sain de la médecine prédictive). Pour plagier Canguilhem on dira que « la médecine explique cette expérience mais ne l'annule pas » d'où parfois la contradiction ou l'incompréhension entre savoir médical et expérience existentielle. Mais en tant qu'épreuve, la maladie s'entend en un second sens. Elle est une mise à l'épreuve de soi, de sorte que l'existence se trouve être au travail, mise en travail en ses capacités et ses projets. Ce qui l'altère est aussi ce qui configure une manière de l'altérité telle qu'avec elle le « je » devient un autre pour soi-même et aux yeux des autres. Singulièrement cette mise à l'épreuve, parce qu'elle engage mon être corporel, se déploie dans le temps. La maladie me défait. Avec elle je suis défait, au risque de la défaite et de l'effondrement. Tel est également l'enjeu d'une autre reconfiguration de soi. Dans la traversée de l'épreuve de la maladie la composition initiale d'une biographie marquée par une « naïveté biologique », comme dirait Philippe Barrier (la santé c'est le silence des organes), vit une forme de décomposition – on ne se reconnaît plus et ce qui était tenu sur le mode de l'évidence insouciant devient l'objet d'attention obsédante (les soins du corps) et mobilise par conséquent la recomposition d'une histoire de vie, ouvrant sur d'autres voies, un autre régime de l'existence. Cette pulsation composer-décomposer-recomposer n'est-elle pas la rythmique fondamentale du temps du soin ?

Le temps du soin pour une identité personnelle conduit donc à prendre ses distances avec

une conception hors-temps de la maladie, qui prendrait en charge cette dernière, en l'isolant de l'épreuve du sujet qui la vit. Le temps du soin, parce qu'il dure et qu'on l'endure, vient sonder la fiction sur laquelle s'est construit notre modèle thérapeutique : une définition anhistorique de la maladie qui certes permet de la décrire, d'en faire la nosographie et de la classer mais ainsi la dissocie du malade et de la singularisante épreuve qu'il traverse. En ce sens, le temps du soin – *care* – vient relier la maladie et le malade, là où la fiction du cure les délie pour modéliser, expliquer et traiter. Ce faisant, l'écart entre le malade et la maladie, qui voit le premier ne pas toujours coïncider avec les symptômes qui permettent de décrire son expérience, est signifiant. Il montre que l'épreuve de l'homme malade habite le point charnière entre l'espace et le temps, entre l'expression spatiale de la maladie par le modèle biomédical (un modèle essentiellement optique qui privilégie l'immédiat du voir pour savoir) et l'expression temporelle du malade dans un déploiement temporel. Dire cela c'est tout d'abord dire que l'homme malade continue son histoire alors que le soin et l'activité thérapeutique pourrait être envisagés comme une parenthèse dans une vie, un entre-deux intemporel installé dans un temps suspendu. C'est ensuite en tirer comme conséquence qu'il y a une simplicité et une pauvreté dans une conception de la santé qui ne ferait d'elle qu'une *restitutio ad integrum*, comme le laisse entendre l'idée de rétablissement ou l'impensé de la guérison qui la conçoit comme un retour à l'état antérieur et initial sans modifications de soi. C'est enfin observer que le temps du soin engage une manière d'exercice de soi que l'on pourrait placer sous la rubrique des exercices de la patience. La patience est cette vertu d'endurer qui engage l'attente d'une volonté reprenant une forme d'initiative (la voie active : j'attends, je prends le temps, je patiente) alors qu'elle fait brutalement l'épreuve d'un subir et d'un pâtir (la voie passive du patior, de la passion.)

Le patient ne vit-il pas cette dialectique de la patience et du pâtir ? L'enjeu d'un tel bouleversement, entre révolte et résignation, entre déni et consentement n'est-il pas de tenter de prendre le temps (activité des exercices de la patience) relativement à ce qui nous prend du temps (passivité du subir et de la brisure de nos projets et de nos projections) ?

Le temps du soin c'est aussi le temps du soigner envisageable comme modalité relationnelle. Entre soigner et être soigné se déploie une distribution fonctionnelle des rôles. Si l'on se situe du côté du soignant, sans doute que le conflit éthique qu'elle engage pourrait être décrit comme un conflit temporel. Comment prendre le temps du soin (celui de la relation) alors que le soin prend du temps, ce dernier devant être « métrisé », maîtrisé, contrôlé depuis que le soin est aussi une affaire de professionnels ? Le temps de l'être malade, dans nos pratiques soignantes et notre système de soins, est un temps médiatisé par des savoirs, des techniques et des institutions marqués tous trois par le souci d'une rationalisation et d'une optimisation des moyens. Dans un tel cadre, le temps est, au propre et au figuré un temps compté (la durée moyenne du séjour ; la tarification à la rapidité, le temps de réalisation d'un acte de soin ; le temps de cicatrisation d'une plaie, etc.) auquel il peut manquer d'être... un temps conté (la mise en récit, l'accompagnement, l'histoire). Il n'est pas secondaire que le temps médiatisé, instrumenté soit envisagé « en tant que »... variable, mesure. C'est-à-dire médiatisé, mis en formes, inscrit dans des rythmes, des rites et des protocoles qui lui imposent une métrique spécifique (un planning, une ordonnance). Toute la difficulté du prendre le temps est alors, non pas tant d'aménager une nouvelle technique ou manière de soigner, que de ménager la possibilité pour l'être-là en relation la chance d'une apparition. En réponse, le temps du soin n'exige-t-il pas d'initier, comme dirait Hartmut Rosa, des « oasis de décélération » ? Expérience relationnelle, le temps du soin questionne alors quelle place lui laisse sa mise en forme institutionnelle (rythmes et logiques normées des institutions) et quelle signification lui accorde le cadre général d'une société marquée par le poids des technologies de la vitesse, la sécularisation et le pluralisme.

Elisabeth Roudinesco

J'avoue ne pas aimer le terme « soin » qui a pris dans notre société une importance considérable du fait de l'extension du mot anglais « care » et de l'idéologie dite « humanitaire ». Il y a désormais une philosophie du «soin» dont le propos est d'opposer à l'idée de révolution celle de réparation : on soigne la société plutôt que

de vouloir la changer. Je dirais même que « care » relève d'un vocabulaire féministe à double tranchant : on a toujours en effet attribué aux femmes une capacité d'être les mères soignantes des sujets en souffrance, et par extension de la collectivité, alors que l'on attribue aux hommes une puissance virile destructrice : ils font la guerre et les femmes soignent leurs blessures ou les attendent au foyer. Les hommes meurent et les femmes sont en deuil. Mais on sait aujourd'hui que cette analyse différentielle ne vaut pas grand chose puisqu'avec l'égalité de droits en marche, on voit que les femmes peuvent se révéler, dans leurs actes, tout aussi violentes et guerrières que les hommes.

Traditionnellement en politique, on associe le « care » - ou le soin - à la social-démocratie et on comprend pourquoi puisque celle-ci se donne pour objectif de réformer le monde - de le réparer, de réparer les inégalités - plutôt que de le changer : mais elle survit sur les ruines d'un espoir révolutionnaire déçu. Elle est donc « post-communiste » même si historiquement elle existe en tant que telle à côté du libéralisme et du socialisme (communiste).

Responsabilité, compassion, attention aux souffrances de l'autre : toutes ces valeurs sont les miennes mais je n'ai guère besoin d'en faire une philosophie ou de les théoriser à la place d'un engagement politique.

S'agissant de la médecine et de la relation du sujet à sa maladie, évidemment la notion de soin a une signification puisqu'elle est synonyme de traitement, de cure, c'est-à-dire d'une intervention qui permettra ou non la guérison. Donc, ici, le soin est source d'angoisse. Une attente, un entre-deux entre la vie telle qu'elle était et la probabilité de la mort, de la guérison ou de la chronicité.

En psychanalyse, la notion de « soin psychique » n'est utilisée que lorsque la société elle-même est malade de ses angoisses et de ses pathologies diverses : aujourd'hui donc, elle fait fureur puisqu'il y a cinq millions de personnes atteintes en France de pathologies psychiques traitées majoritairement par les substances psychiques. Les psychanalystes et autres psys sont donc devenus majoritairement des soigneurs de l'âme au sein d'une société « dépressive ». D'où la crise contemporaine des médecines de l'âme qui sont plutôt faites, à l'origine, pour éveiller le sujet à son inconscient et qui, dorénavant, doivent l'aider d'abord à soigner ses symptômes au point d'ailleurs d'être confondues avec des potions, des médecines magiques ou des approches dites « alternatives ». Telle est donc l'ambiguïté du terme de « soin » : prendre le temps, dans ce domaine, ce n'est pas soigner comme en médecine, ce n'est pas seulement faire disparaître un symptôme, mais aider à une exploration de soi qui n'est plus souhaitée du fait du grand malaise social que nous traversons.

Frédéric Worms

Le temps que le soin nous rend

Le temps du soin semble toujours négatif. C'est un temps qui semble imposé par l'urgence ou perdu pour l'action. On le « prend » quand on n'a pas le choix, ainsi dans les cas de vie ou de mort, et tout ce qui se place sous ce double signe, par exemple la maladie, aiguë ou même chronique ; on l'oublie quand on peut penser ou passer à autre chose, qui semblera plus positif, agir, créer, changer le monde ; on reproche à ceux qui s'y consacrent et parfois de fait s'y enferment de ne plus penser qu'à ça, à soi, au soin. On le mesure donc par son utilité, qui semble toujours négative,

comme son objet même, en ce qu'il s'agit de préserver celui-ci contre un danger, contre une menace, qui fragilise son avenir. Un temps pris ou volé, donc, sur le fond d'un temps menacé ou mutilé. On prend le temps du soin qui lui-même prend le temps de nos vies. Cercle, qui ne semble pas seulement menacer les individus, mais les sociétés, lorsqu'elles semblent passer à des impératifs de préservation ou de précaution, au détriment de ceux du progrès ou de la révolution. Tel serait donc le temps ou le moment du soin.

Mais le temps que le soin (et la vie) prend, il (ou elle) nous le rend ! Plus encore, il n'y a pas d'autre manière de retrouver le temps que de le reprendre dans celui-là même qui nous est pris et où il semble d'abord se perdre. Il n'y a pas de temps en général. Il n'y a pas d'autre temps que retrouvé sur un temps qui risque d'être perdu, non pas seulement par son « passage », mais par des pertes plus rudes et vitales ou morales encore.

Il faut donc bien passer par le temps vital du soin. Mais ce temps ne sera pas seulement celui, en effet négatif, de l'urgence et de la préservation. Il sera aussi, et dans l'urgence et la préservation même, autant qu'en dehors d'elles, tout autre chose. Il nous rendra ainsi, dans l'urgence et en dehors d'elle, le temps même qu'il semble nous prendre.

Ainsi, dans l'urgence même, parfois continuée (et parfois sur toute une vie), de l'accident ou de la maladie mortels, seul le soin peut rendre le temps, le rouvrir, s'il ne se réduit pas justement au traitement ponctuel et vital, dans et contre l'instant fatal. Le temps du soin (même dans l'urgence extrême) lutte contre le temps de la maladie, prend le temps de l'accompagnement et du soutien, individuel et moral, de la parole et de l'écoute, qui entend et explique et situe dans l'histoire, et de la relation, morale et politique, avec les proches, la société et le monde. Il y a une tension entre ces deux temporalités, que le soin révèle, mais qui est constitutive de toutes nos vies, avant même que l'épreuve (par exemple la maladie) et la réponse à l'épreuve (le soin, en effet) la rende sensible, explicite, et donc inévitable. Violence, même dans l'urgence absolue, de ne pas prendre cet autre temps du soin ; même s'il y aurait violence aussi, dans l'urgence, à ne pas prendre le temps vital du soin. Politiquement, cela se traduit par le temps de la règle contre celui de l'exception, de la justice au-delà de la sécurité, de l'histoire commune, au-delà des conflits urgents.

Mais cet autre temps est encore un temps du soin, et même du soin vital quoiqu'en un autre sens de la vie et du soin. On aurait tort de les opposer. Heidegger, par exemple a voulu opposer le temps surgi d'un « souci » fondamental au soin biologique et vivant. Il avait raison, certes, de faire du souci ou du soin la source du temps. Mais c'est bien du soin vivant qu'il s'agit : celui qui, prend soin du soi temporel et vivant, d'abord, et ainsi lui « rend » le temps que l'action urgente écrase en effet sur l'instant. C'est bien d'un autre soin, d'un autre soi, qu'il s'agit, que celui de l'urgence vitale ; mais c'est bien encore un soin vital ; car sans lui, justement, le soi vivant

meurt tout autant, et précisément parce qu'il n'a plus le temps, d'être, de vivre, de créer. Les psychanalystes l'ont bien montré, qui prennent soin de ce temps, par une relation qui prend elle-même du temps, isole ce temps, psychique, relationnel, vivant. Ce temps que seul le soin peut nous rendre, il faut donc prendre le temps de le préserver : le temps de la relation avec soi, avec les proches, avec les médecins, avec la société, que la société nous mesure, dévalue, alors qu'il est la condition de tous les autres. Car le signe que ce temps est rendu c'est que, ce qu'il rend, ce n'est pas un avenir abstrait, mais un présent concret, une action réelle. Si le soin me rend du temps je reprendrai moi-même le temps d'un soin, non plus comme objet cette fois mais comme sujet du soin, recréant ce qui doit l'être, relations, principes, vie et histoire commune.

C'est là un critère. Car les deux pathologies du temps du soin : l'instant qui écrase, l'obsession qui enferme, le technique et le cosmétique, l'hôpital et L'Oréal (si l'on ose dire), vus sous leur forme caricaturale, ces deux pathologies, donc, ont le même effet. Elles referment le soin sur soi, sur un soi clos ; alors que le soin ne prend soin du soi que pour le rendre capable de prendre soin des autres (et de soi comme un autre) ; lorsqu'il n'est pas seulement négatif il n'est pas non plus seulement positif de manière abstraite ; il est transitif et ouvert, et c'est là son véritable critère. Il se traduit par des actes et des œuvres, non pas au sens des « œuvres » d'une charité réduite au secours et aux urgences ; mais au sens d'une création qui oublie même qu'elle est l'effet du soin, et qu'elle est encore un soin, ce qui est encore un critère : car elle retrouve après avoir risqué de le perdre un temps qui comme celui de la santé est inconscient de soi, de son passage, et de son progrès. Ainsi, le temps pris par et pour le soin est-il aussi un temps rendu par le soin, et qui va bien au-delà du soin.

Demain, revenez à Mode d'emploi !



La religion

La religion peut-elle nous rendre libres ?

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE | 16H30-18H30 | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation



Avec:

Abdenmour Bidar (philosophe et enseignant),

Simon Critchley (professeur de philosophie),

Fabrice Hadjadj (professeur de philosophie et dramaturge)

Delphine Horvilleur (rabbín)

Animé par :

Aude Lancelin (journaliste, *Marianne*),

Rupert Shortt (journaliste, *The Times Literary Supplement*)

Si l'on peut tomber d'accord sur les risques de la montée des fondamentalismes, faut-il pour autant rejeter la religion ? N'offre-t-elle pas une précieuse réserve d'intériorité, une force spirituelle, une forme de résistance ? Ne fabrique-t-elle pas du lien social là où les rythmes économiques et certaines idéologies le dissolvent ?

Quel avenir politique pour les religions ?

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE | 19H - 21H | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation



Avec:

Craig Calhoun (sociologue),

Avirama Golan (romancière et journaliste)

David Martin (sociologue et professeur)

Olivier Roy (politologue et philosophe)

Animé par :

Jean-François Colosimo (Président du Centre National du Livre),

Mark Vernon (journaliste, *The Times Literary Supplement*)

L'actualité offre un triste panorama des conflits dits religieux partout sur la planète. Alors que des peuples prennent les armes pour lutter pour leur liberté, quel rôle la religion joue-t-elle dans l'exercice du pouvoir ? Est-elle compatible avec le souffle démocratique ?

Ne manquez pas les prochains événements de la VillaGillet

Recherches contemporaines

Lyon / Rhône-Alpes

✕ Justice / Injustice : les causes communes

En partenariat avec le Théâtre de la Croix Rousse et l'Opéra de Lyon

(programmation en cours)

La solidarité : une valeur à redéfinir?

Lundi 21 janvier | 20H | Théâtre de la Croix-Rousse

avec **Martin Hirsch**, **Nicolas Duvoux** et **Jean-Fabien Spitz**

Animé par : **Guillaume Allary**

La justice vue par Victor Hugo

Lundi 28 janvier | 18H | l'Opéra de Lyon

avec **Robert Badinter**

L'Europe : une cause à réinventer?

Vendredi 15 février | 20H | Théâtre de la Croix-Rousse

avec **Bernard Guetta**, **Eva Joly** et **Sylvie Goulard**

Animé par : **Lucile Schmid**

Ingérence et intervention : qu'est-ce qu'une guerre juste?

Mardi 19 mars | 20H | Théâtre de la Croix-Rousse

avec **David Rieff** et **Bernard-Henri Lévy**

Animation: **Nathalie Nougayrède** (*Le Monde*) et

Marc Semo (*Libération*)

La Villa Gillet en partenariat avec **artpress** :

Gary Hill en dialogue avec **Stéphane Malfettes**

Vendredi 5 avril | 19H30 | Villa Gillet

Pénalisation et incarcération

Lundi 15 avril | 20H | Théâtre de la Croix-Rousse

avec **Frédric Gros**, **Serge Portelli** et **Bernard Bolze**

AIR

Les 7^{es} Assises Internationales du Roman

Lundi 27 Mai /
Dimanche 02 Juin 2013
aux Subsistances

Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site de la Villa Gillet : www.villagillet.net

Disponible à l'espace librairie du festival **Mode d'emploi**

artpress 2

VILLA GILLET:
AMERICA. INTELLECTUAL PORTRAITS



TRIMESTRIEL, n°27
NOVEMBRE / DÉCEMBRE / JANVIER 2013
BILINGUAL, ENGLISH - FRENCH



Grâce au soutien du conseil de la création Artistique, présidé par Marin Karmitz de février 2009 à avril 2011, la Villa Gillet a mené à New York un programme d'échanges franco-américains dans le domaine des sciences humaines et de la philosophie. Le festival **Walls and Bridges : Transatlantic Insights**, résultat de cette initiative, a rencontré un franc succès auprès du public américain, rassemblant penseurs et artistes dans différents lieux de la ville pour plus de 30 jours d'événements en 2011. Désormais bien installé à New York, et aujourd'hui soutenu par le Ministère de la culture et de la communication pour les éditions de 2012 et 2013, cet événement a été l'occasion de découvrir de nombreux intellectuels américains encore méconnus en France, et de créer de réels échanges avec leurs homologues français.

Le numéro spécial d'*Art press* 2, « Amérique : mode d'emploi » est le fruit de ces rencontres transatlantiques.

inRockuptibles

du 20 novembre
au 2 décembre 2012

**Mode
d'emploi**

UN FESTIVAL DES IDÉES
CONÇU ET RÉALISÉ PAR LA VILLA GILLET
REGION RHÔNE-ALPES / LYON, SAINT-ÉTIENNE, GRIENOUILLE

**Le supplément des
Inrockuptibles
consacré à
*Mode d'emploi***

**Disponible en kiosque et sur
les différents lieux du festival**

Espace librairie

Librairie Rive Gauche (versions françaises)

19 rue de Marseille - Lyon 7ème

Tél : 04 78 72 72 45

rivegauchelibrairiepapeterie.hautetfort.com

Librairie Decitre (langues originales)

29 / 6 Place Bellecour - Lyon 2ème

Tél. : 04 26 68 00 01 / 12

www.decitre.fr

Dédicaces

> Après chaque rencontre, les écrivains vous attendent à la librairie de *Mode d'emploi*.



101.1 - 99.8

Retrouvez les invités de *Mode d'emploi* en direct dans les émissions de France Inter

> SERVICE PUBLIC

de Guillaume Erner

du lundi au vendredi de 10h à 11h

> ON VA TOUS Y PASSER !

de Frédéric Lopez et Yann Chouquet

du lundi au vendredi de 11h à 12h30

(programmation en cours)

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr

× Le Blog

de la Villa Gillet

en partenariat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins...



Les partenaires de *Mode d'emploi*:



Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.



Les partenaires des Subsistances :

